L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 9 JANVIER 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 9 JANVIER 1893.

Bureau de l'Abeille. Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	[illegible]
Trois mois	75

La fréquence des crises ministérielle e en France.

On se plaint, non sans raison—écrit M. JULES SIMON, dans le *Temps*—de la fréquence des crises ministérielles. Il peut être utile de constater que ce n'est pas une maladie particulière à la République.

Soit on combien la monarchie de Juillet a usé de ministères en dix-huit années? Dix-sept, et dix-huit en comptant le ministère du lieutenant-général du royaume.

Si l'on tient compte des modifications survenues dans les ministères pendant la même période, on trouve qu'il y a eu 181 changements de portefeuilles. Cent quatre-vingt un.

Cela ne veut pas dire que 181 personnes différentes ont pris part à la direction des affaires; le même cabinet revenait plusieurs fois, et, par exemple, le cabinet Molé est revenu trois fois de suite: il n'avait fait, les deux premières fois, que de fausses sorties. On trouve aussi des ministres qui reviennent sans cesse. M. Guizot et M. Thiers ont été ministres chacun huit fois. Il en est encore de même aujourd'hui. Chaque crise amène un ou deux ministres nouveaux et cinq ou six ministres anciens. Ces cinq ou six personnes paraissent seules capables d'occuper le pouvoir. Quand il arrive un accident à celle qui est en place, le président s'adresse successivement aux quatre autres.

La situation, en ce qui concerne la mobilité du pouvoir, ne diffère donc pas de celle qui nous était faite sous Louis-Philippe. Un gouvernement absolu a d'autres allures parce que ses ministres ne sont assujétis qu'aux caprices du souverain, ce qui est déjà fort joli; mais sous un régime parlementaire, la principale occupation des Chambres, et leur principal amusement, est de faire et de défaire des cabinets.

Je ne dis pas que cela soit bon. Les ministres n'ont pas le temps d'apprendre leur métier et de connaître leur personnel. Les divers personnels n'ont pas le temps de connaître leurs ministres. On vit en défiance de part et d'autre, ce qui est dur pour les personnes et détestable pour les affaires. Les ministres commettent des injustices sans s'en douter. Les bureaux s'emparent de l'autorité par la force de la routine et de l'inertie. C'est encore bien pire pour le dehors. On ébauche un traité avec M. Gobiat, et c'est avec M. Ribot qu'on le conclut.

On ne peut pas reprocher ces fluctuations au président de la République. Il subit ces crises comme nous et il en souffre plus que nous. Il est clair qu'il voudrait n'en point avoir et que, quand il en a, il voudrait en sortir par la nomination d'un ministère conforme à ses propres idées. Mais Louis Philippe lui-même était bien contraint d'aller de M. Guizot à M. Thiers. Si on veut jouir des avantages du régime parlementaire, il faut en subir les inconvénients.

Les journaux et les partis mécontents ne manquent pas de dire pendant la crise: "Si le président avait du courage, il sortirait de la difficulté par un bon décret de dissolution." Je ne dis pas non; je crois qu'il faut être préparé à recourir au grand remède. Mais le suffrage universel ne m'inspire pas beaucoup plus de confiance que la Chambre. Je suis un peu dégoûté des changements à force d'en avoir vu. Je répète qu'il faut être prêt à les faire, parce que cela même a une de la force, mais il faut être résolu à ne les faire qu'à la dernière extrémité, parce qu'on sait ce qu'on a et que, ce qu'on aura ensuite, on ne le sait que quand il est trop tard. Si j'avais la lampe d'Aladin qui faisait apparaître un nouveau diable chaque fois qu'on la frottait, je ne me presserais pas trop de la frotter.

Je voyais ces jours-ci beaucoup de gens se plaindre de n'avoir eu, le 8 décembre, qu'un cabinet rafistolé au lieu d'un cabinet tout flambant neuf. Pour moi, en soupe-ant bien et en flairant de tous les côtés les ministres de rechange que nous avons sur le perchoir, je ne vois pas bien ce que nous gagnerions à remplacer ceux-ci par ceux-là. Je n'aime pas les ministères qui obéissent; mais je crois que ceux que nous avons seraient capables de se faire obéir, même à Carmaux, s'ils le voulaient bien. Le tout est de savoir s'ils le voudront.

La mort de Suffren, l'illustre marin français—le 8 décembre 1788.

Ce fut le dernier des grands marins de l'ancienne marine: il était né le 13 juillet 1726, au château de St-Cannat, dans le Var, s'était fait recevoir chevalier de Malte et avait pris du service à 21 ans, comme enseigne sur les vaisseaux du Roi. Dès sa première campagne il avait été fait prisonnier par les Anglais. Rendu à la liberté par la paix d'Aix-la-Chapelle (1748) il avait repris du service et fut fait en 1772, presque à la fois commandeur de son ordre et capitaine de vaisseau; c'était un marin doué d'un courage à toute épreuve, d'une grande activité malgré sa corpulence, au coup d'œil prompt, à l'esprit vif, esclave du devoir, sévère dans le service, mais généreux et bon. Son rôle de capitaine ne lui avait toutefois jamais permis de mettre en lumière ses rares qualités de tacticien, lorsqu'une circonstance fortuite vint lui donner le commandement en chef d'une escadre et la direction des opérations.

C'était en 1781, pendant la guerre de l'indépendance américaine, il fut chargé de rallier à l'île de France l'amiral d'Orves, et partit de Brest avec 5 vaisseaux et un convoi portant des troupes et des munitions qu'il devait déposer au cap de Bonne-Espérance (alors hollandais) en passant. Il remplit sa mission, non sans être allé, en longeant la côte d'Afrique, audacieusement assaillir avec 3 de ses vaisseaux une escadre anglaise mouillée dans la baie de San Yago, l'une des îles du Cap-Vert (125 lieues O. du Sénégal). Mais en février 1782 d'Orves mourut, et Suffren se trouva par la force des choses à la tête d'une flotte de 12 vaisseaux dans les mers des Indes; maître désormais de son action, il allait dans le court espace de 16 mois, y conquérir son immortel renom.

Jusque là l'amiral Hughes, promenait en maître la flotte anglaise dans le golfe du Bengale: dès le 27 février, Suffren alla l'attaquer dans la rade de Madras et le força à regagner l'île de Ceylan; Suffren alla l'y chercher, la contraignit par ses manœuvres à subir, le 12 avril, une nouvelle bataille à l'E. de l'île et après cinq heures de lutte, Hughes dut ramener son escadre éclopée dans le port de Trinquemaley (Ceylan). Le 6 juillet il le joignit devant Négapatam (22 lieues S. de Pondichéry) où il le mit dans la nécessité de se réfugier dans ce port après six heures de combat acharné. Il alla à son tour s'emparer de Trinquemalé, et trois jours après, le 3 septembre, il vit la flotte anglaise arriver; elle se retirait déjà en voyant la ville au pouvoir des Français, quand Suffren se mit à sa poursuite, malgré ses officiers, mal secondé par eux, il eut à soutenir avec trois vaisseaux le poids de l'escadre anglaise entière, se battit en désespéré, donna à la nuit et au reste de ses vaisseaux le temps d'arriver, et rentra au port pendant qu'Hughes allait à Madras se réparer. En juin 1783, il parut devant Goudeloar (5 lieues S. de Pondichéry) alors assiégé par terre et par mer; après deux jours de manœuvres, il attaqua le 20 la flotte anglaise, la dispersa et entra le lendemain dans Goudelour, porté sur les épaules de la garnison délivrée; quelques jours après on apprit que la paix était signée.

Il fut comblé d'honneurs à son retour en France; son ordre l'avait déjà créé bailli, Louis XVI créa une nouvelle charge de vice-amiral exprès pour lui; la France, la Hollande lui décernèrent des médailles, son buste fut placé entre ceux de Ruyter et de Tromp, et il mourut entouré de gloire, à Paris, le 8 décembre 1788, âgé de 62 ans.

FEUILLETON.

Jacques l'Honneur.

—PAR—

Léon Sazie et Georges Grison.

DEUXIÈME PARTIE.

ZÉZETTE.

(Suite.)

Il s'occupait de sciences se rattachant à la médecine, plutôt que de médecine proprement dite. Très versé dans le magnétisme il avait fait des études volumineuses sur les maladies nerveuses, l'hystérie, les affections mentales, surtout la folie.

En Jeanne il avait trouvé un sujet très intéressant à étudier.

—D'abord, avait-il dit à Mme Bertin, laissez-la ici, à l'air libre.... qu'elle s'amuse comme elle l'entendra, surtout qu'on ne la contrarie en rien.

—Vous pensez la guérir?

—Peut-être.

Et Mme Bertin laissait faire.

La folie de Jeanne était bien douce et bien touchante.

Elle se croyait fiancée à Jacques Varlay, et l'attendait, croyant à chaque moment qu'il allait venir et l'emmener.

Par une singulière manie, elle était toujours vêtue en blanc, et ne voulait jamais d'autre couleur.

Durant de longues heures, elle se promenait seule dans le parc et l'on voyait, —comme à l'apparition d'une fée,—sa blanche robe passer et repasser derrière les gros arbres......

Elle croyait donner le bras à quelqu'un, à qui tout bas elle causait bien tendrement......Elle racontait des choses sans suite, où se mêlaient l'amour, le bonheur, les fleurs, les enfants, l'avenir.

Au fond du parc, elle s'était réservé un coin favori sous un gros massif de lilas, dont les branches, adroitement conduites et taillées, formaient une sorte de petite tonnelle.

Après s'être bien promenée, c'est là qu'elle passait une partie de sa journée......toujours seule, se parlant à elle-même......semblant écouter une voix qui lui répondait, souriant parfois.......mais le plus souvent pleurant.

Elle y avait fait porter deux chaises rustiques, l'une était la sienne; sur l'autre, elle déposait chaque fois le bouquet cueilli dans sa promenade, et c'est aux fleurs qu'elle causait.

Le docteur—son vieil ami—jouissait seul de la faveur de pénétrer dans ce sanctuaire. Elle ne parlait qu'à lui, n'écoutait que lui.

Il venait l'étudier là, dans sa folie....

—Jacques, lui disait-elle chaque jour, n'est pas encore venu aujourd'hui.

—Vraiment, s'écriait le vieux docteur, suivant les idées de sa malade.... Il n'est pas encore venu aujourd'hui?

—Non!

—C'est à n'y rien comprendre!

—Tu lui as bien dit que je l'attendais, n'est-ce pas?

—Je n'ai eu garde de l'oublier, ma mignonne.... mais il m'a répondu.... "Je suis tellement occupé en ce moment, que vraiment je ne sais si je pourrai pousser jusqu'à Neuilly."

Oh! il a dit cela!.... comme si, quand on veut, on ne pouvait pas. Ce n'est pas si loin Neuilly de la rue Laffitte.

—Heu! heu!

—Bah! avec une voiture.... c'est qu'il n'a pas voulu, parce que quand on veut voir celle qu'on aime et qui vous attend.... on ne regarde pas à la distance..... n'est-ce pas, mon vieil ami?

—Sans doute.

—Alors, il ne m'aime plus?

—Oh! si il t'aime.... et beaucoup, petite Jeanne,.... il me l'a confié.... il t'aime beaucoup.

—Ah! il m'aime beaucoup,—et la pauvre fille rayonnait d'espérance,—il te l'a dit?.... Oh! quel bonheur. Tu as raison,......s'il n'est pas venu, c'est qu'il est trop pris par ses chiffres...... Il travaille tant! Car, vois-tu, ce serait bien mal de ne plus m'aimer maintenant, quand depuis si longtemps,....... depuis que nous étions tout petits,—tu le sais bien, toi,—nous nous aimons,.....

—Oui, ce serait bien mal de sa part, mais cela n'est pas....

—Oh non, puisque nous sommes fiancés. Te rappelles-tu le soir de nos fiançailles, quelle belle fête...... que de monde,...... que de lumières...... quelle joie!...... C'était le commencement de notre bonheur...... car, vois-tu, le bonheur, c'est d'être là, à côté de son bien-aimé, de lui parler, d'entendre sa voix vous répondre...... le bonheur c'est d'être toujours ensemble, la main dans la main, le cœur près du cœur. Tout le reste du monde n'existe plus pour vous...... On est là, on s'aime.

—Oui, mon enfant, c'est le bonheur!

—Oh! ce sera bientôt, quand Jacques reviendra.

—Oui, Jacques reviendra, mais il en est d'autres que tu ne reverras plus, lui dit le docteur, avec intention.

—Ah! qui donc?

—Ton père?

—Mon père!.... répartit Jeanne.... avec surprise.... mon père!....

Et elle regardait le vieux docteur de ses grands yeux plein d'étonnement.... comme si elle ne comprenait pas....

—Mon père!....

Elle ne se souvenait plus!

C'était un des actes singuliers de sa folie de ne pas se rappeler le deuil cruel qui l'avait frappée.

—Cependant, le docteur en venant la trouver dans son coin favori du bout du jardin, l'avait surprise un jour dans l'attitude de la pierre.

Elle lisait à mi voix son livre d'heures.

Le livre était ouvert à l'office des morts.

—Pour qui pries-tu, Jeanne? lui demanda le vieillard très intrigué.—Pour ton père?

Comme chaque fois qu'il lui parlait de son père, elle regarda le docteur avec un profond étonnement et paraissant ne pas comprendre.

—Pour mon père? interrogea-t-elle.

Elle referma le livre d'heures, et cette fois il ne fut pas possible de lui arracher une parole.

Une autre singularité de cette folie, c'est qu'elle ne reconnaissait ni son frère, ni surtout le marquis de Montgerbois.

Quand le marquis venait à la villa prendre des nouvelles de sa fiancée, Mme Bertin,—malgré la défense du docteur,—tentait l'épreuve de la reconnaissance.

Un jour elle la poussa très loin. Il lui tardait une solution.

—Jeanne, dit-elle à sa fille, voici le marquis de Montgerbois.

Jeanne salua en jeune fille bien élevée, mais elle ne s'inquiéta pas plus du marquis que si c'eût été une personne étrangère que sa mère lui présentait.

—Le marquis Gaston de Montgerbois, insista la veuve du banquier.

—Ah! fit Jeanne sans plus d'intérêt.

—Le frère de Ketty..... ajouta le marquis,—voulant se rendre compte si sa voix ferait quelque impression sur la jeune fille.—Ketty, vous souvenez-vous de Ketty?....

—Ketty?.... Non!....

—Ah!.... Et de moi.... vous souvenez-vous de moi, Jeanne? Qui suis-je?...

—Maman vient de le dire.... Vous êtes le marquis de Montgerbois....

—Et puis, que suis-je encore?

—Ce que vous êtes encore?

—Oui, cherchez bien dans votre mémoire.

—Ah! vous êtes le frère de Ketty.

—C'est vrai! mais pour vous, que suis-je, pour vous?......

—Pour moi?

—Voyons, interrogez aussi votre cœur.... Jeanne.... Ne suis-je pas votre fiancé?

A ce mot, Jeanne se leva tout d'un coup.

Sa figure était redevenue sérieuse.... ses yeux brillaient d'un éclat surprenant, d'un éclat de volonté, d'intelligence.—Ce n'étaient plus les yeux vagues, indécis, de la folie....—Elle regarda bien en face le marquis et sa mère!

—Mon fiancé!...... dit elle, d'une voix lente et grave, toute frémissante de colère et d'indignation!.... mon fiancé,....c'est Jacques Varlay!....

Et majestueusement, tout en tenant sous son regard étrange le marquis troublé elle quitta le salon et alla se réfugier dans son coin favori.

—Mon fiancé, c'est Jacques Varlay,... répétait-elle, c'est lui que j'attends ici,...

Depuis lors, Jeanne ne voulut plus voir le marquis, plus même en entendre parler.

Son nom seul la faisait entrer dans des colères [illegible]

veuses suivaient.

Le docteur s'émut de cet état, il ne tarda pas à savoir l'épreuve que le marquis et Mme Bertin avaient tentée.

Il en fit les plus grands reproches à la femme du banquier.

—Si vous voulez tuer votre fille, lui dit-il, vous n'avait qu'à recommencer.

Mme Bertin était furieuse de cette folie de sa fille.... Elle en accusait encore Jacques Varlay.

—Voilà! s'écriait-elle.... ce garçon n'avait pas assez fait de tuer mon mari, il faut qu'il me prenne aussi la raison de ma fille.

—Laissez!.... Laissez!.... répondait le docteur Molonguet.... Rien n'est perdu!.... La raison de Jeanne sommeille? Tant mieux! Nerveuse, impressionnable comme elle l'est, après une secousse encore, nous l'aurions tout à fait folle ou.. morte!

—Mais pourquoi nous raconte-t-elle qu'elle aime Jacques Varlay.... ce misérable!.... Qu'elle est fiancée à ce voleur!.... cet assassin!......

—Hé bien, mais c'est tout naturel....

—Tout naturel!...... Vous trouvez ça tout naturel, vous?....

—Raisonnons. Est-ce que Jeanne étant enfant n'a pas été élevée avec ce garçon?.... Est-ce qu'ils n'ont pas grandi ensemble, ici même, quand le père de Jacques, riche autant que M. Bertin, habitait la villa qui touche la vôtre? Est-ce qu'ils ne se sont pas aimés, ces deux enfants?

—C'est vrai, mais depuis?

—Depuis, les Varlay sont ruinés, mais le cœur de ces enfants, qui ne se basait sur plus ou moins de pièces de cent sous ou de billets que vaut la signature de leur papa, n'a point cessé de s'aimer.

—Je l'en avais empêchée en mariant ma fille au marquis.

—Ah! vous croyez?

—Parbleu!

—Bonne mère que vous êtes!.... Vous n'y avez pas vu plus loin que le chiffre armorié de votre phénix des gendres, et vous n'avez fait que torturer Jeanne.

—C'est peut-être moi qui l'ai rendue folle?

—C'est vous, parfaitement!

Mme Bertin sursauta.

—Mais, docteur, s'écria-t-elle, prenant son air de dignité blessée.....

—Vous m'interrogez....je réponds...

J'ai bien étudié sa maladie, je l'ai bien analysée, et j'ai vu que chez elle le cœur, entendez-vous, le cœur,—ce qu'on a là, en soi-même d'invisible, d'invincible, qui fait trouver doux de souffrir pour un autre et qui enlève les influences de la bosse du calcul,—le cœur enfin qui fait vivre les nobles âmes—alors que tant de gens existent ayant pour sentiment qui que la digestion ou le tant pour cent—le cœur, dis-je, est chez Jeanne aussi malade que l'esprit.......

—Comment allez-vous guérir ça?....

—Ça ne se guérit pas si aisément.... Tout ce qui touche le cœur, dit un vieux médecin philosophe, est mortel!.... Jeanne souffre d'une maladie mortelle qui s'appelle l'amour.

—La folie!

—La folie, si vous voulez, et je ne la guérirai qu'en lui donnant le remède prescrit par mon vieux philosophe.

—Quel est-il?

—Bien simple: lui donner celui qu'elle aime.

—Son chenapan! Jamais de la vie!

—Alors, ne me demandez pas de la guérir! Du moins elle est heureuse comme elle est...... Elle vit son rêve d'enfant.... Laissez-la rêver sa vie!.... C'est le bonheur, cela, de vivre ce qu'on a rêvé!.... Le réveil serait si terrible pour elle que si sa raison revenait subitement, elle ne reviendrait qu'au prix de sa vie!....

Et les déductions du vieux docteur étaient logiques, parlantes.... et basées sur des données certaines....

Comme il était familier chez les Bertin, il l'était chez les Varlay. Aucun secret de famille ne lui était inconnu.

Le médecin souvent fait un peu partie de la maison. C'était le cas du docteur Molonguet, le plus discret, le plus affable des hommes. D'un cœur généreux et d'un esprit très large, il n'avait pas cessé de voir la famille Varlay depuis son infortune, et lui qui ne sortait presque pas de son petit jardin et de son cabinet d'études ne laissait jamais passer une semaine sans faire une visite à l'infirme.

Quand le père de Jacques vivait encore, la famille Varlay était riche...... bien plus riche que celle du banquier Bertin.

Elle habitait avenue d'Argenson, à Neuilly, une villa charmante qu'un simple petit mur séparait de la villa Bertin.

Le voisinage, les relations commerciales avaient uni le banquier et le père de Jacques d'une franche et étroite amitié.

Les enfants, Jacques et Jeanne, qui étaient presque du même âge, furent élevés pour ainsi dire ensemble; ils eurent les mêmes maîtres, les mêmes amusements. Ils ne pouvaient vivre l'un sans l'autre.

Leur amitié d'enfant, leur amour grandit jusqu'au jour—Jacques avait alors plus de douze ans—où, à la suite d'une spéculation malheureuse, M. Varlay, englobé dans un coup de Bourse, fut absolument ruiné.

Il ne survécut pas à l'écroulement de sa fortune.

Un soir que Mme Varlay, selon son habitude, vint, suivie par le petit Jacques et portant Zézette dans ses bras—Zézette âgée de quelques années à peine—le chercher pour le repas, en entrant joyeuse et riante dans son cabinet de travail, elle butta contre un corps étendu par terre.

C'était celui de son mari qui venait de se brûler la cervelle.

Le coup fut si rude pour la malheureuse femme qu'elle tomba sans connaissance près du cadavre.

Quand elle revint à elle, son premier cri fut!

—Donnez moi du jour.... qu'il fait nuit!

On apporta des lampes, des flambeaux.

—Il fait nuit, disait-elle toujours.

Elle entendait lui parler les personnes autour d'elle, elle les touchait de sa main, mais ne les voyait pas.

Elle comprit l'épouvantable malheur qui venait de la frapper.

—Aveugle! je suis aveugle!

La paralysie s'était dès ce moment emparée d'elle, elle avait commencé par le nerf optique, et envahissait lentement, mais irrévocablement tout son corps,....

Ses yeux étaient grands ouverts, comme ils étaient autrefois, mais ils n'y voyaient pas.

La maladie qui suivit son évanouissement fut longue et douloureuse.... En une nuit ses cheveux, du plus beau noir, blanchirent absolument.....

La science et les soins assidus du docteur Molonguet purent seuls la conserver à Jacques et à Zézette.

—Elle vivra quelques années, dix.... vingt ans peut-être, tout dépendra des soins, mais elle est perdue, dit le docteur au banquier Bertin.

—Et ses yeux?

—Incurables! le nerf optique est mort. Elle est aveugle à jamais.

—Pauvres enfants, fit le banquier, si petits, sans parents, sans fortune surtout!

—Je les aiderais bien volontiers, moi, répondit le docteur, mais un vieux savant est surtout riche en science.... C'est peu, aujourd'hui, pour aider les autres à faire leur trouée dans le monde....

Le banquier comprit, car il avait aussi du cœur.

Il se fit nommer tuteur des enfants.... et régla la succession Varlay qui laissait juste de quoi payer les dettes considérables.

Puis quand Jacques fut en âge il le prit comme employé dans la banque.

Jacques, doué d'une intelligence merveilleuse et d'une grande organisation pour le commerce, devint avec les conseils du banquier en très peu d'années un financier de premier ordre. Tout jeune encore il occupait la plus haute position dans la banque Bertin, une des plus importantes de Paris, et on voyait confier la direction et la caisse.

Mais le changement de fortune avait amené le changement de relations entre Mme Bertin et la mère de Jacques.

Celle-ci, ne pouvant plus garder le rang qu'elle avait du vivant de son mari, aveugle et toujours malade, se cantonna chez elle, cessa toute relation avec le monde et ne voulut plus vivre que pour son fils et sa fille.

La villa Varlay dut être mise en vente et la famille Varlay revint à Paris.

Dès lors, Mme Bertin cessa de la voir.

Pour cette personne pétrie d'ignorance et d'orgueil, aussi riche d'argent que pauvre de cœur, tout ce qui n'avait pas de fortune était à mépriser.

Mais il n'en était pas de même de Jeanne, qui avait la nature de son père, droite et généreuse.

Grâce à la complaisance d'une vieille gouvernante toute dévouée, elle pouvait de temps en temps,—à l'insu de sa mère,—venir voir Mme Varlay, Zézette et Jacques. [illegible]

Jacques qu'enfant elle avait tant aimé.... qu'elle aimait tant encore!....

Mais Jacques, lui, depuis qu'il était entré chez le banquier, se montrait plus pour Jeanne que les marques du respect que tout employé doit aux enfants de celui qui le paye.

Et il évitait autant qu'il lui était possible de rencontrer Jeanne.

Le malheureux jeune homme souffrait beaucoup, car il aimait Jeanne d'une affection aussi forte que celle que la jeune fille ressentait pour lui.

Mais il renfermait tout en lui-même, se faisait violence.... et rien de ce que son âme endurait ne parut au dehors....

Ne voyant plus de solution à son amour,—il était pauvre, Jeanne était riche!—il le garda, ne pouvant le chasser, comme une douce rêverie qui le berçait parfois, et mit tout son cœur à soigner sa vieille mère infirme, à élever sa jeune sœur Zézette.

C'était désormais le but de sa vie.

Un grand coup devait le frapper bientôt.

Bien qu'il s'y fût préparé de longue date, ce fut pour lui une douleur très forte que d'apprendre le mariage arrêté entre Jeanne et le marquis Gaston de Montgerbois.

Ce qu'il souffrit alors, personne ne put s'en rendre compte.

Les cœurs qui ont bien aimé—aimé jusqu'aux larmes—seuls le comprendront.

Cependant Mme Bertin avait fini par apprendre les visites de sa fille chez les Varlay. Il y eut ce soir-là une grande scène à l'hôtel de la rue Laffitte et Jeanne ne put désormais sortir sans sa mère.

Elle ne parla plus à Jacques....

Le docteur Molonguet savait tout cela.... Il l'avait deviné au chevet de Jeanne, souvent malade.... Mme Bertin le lui avait appris par ses imprécations.... Zézette le lui avait raconté tout naïvement—comme une petite fille raconte une histoire—et Jeanne elle-même le lui avait avoué.

Jeanne aimait beaucoup le docteur.... c'était le seul homme à qui elle causât ainsi à cœur ouvert, elle en avait fait le confident de ses pensées intimes, et le bon vieillard la conseilait de son mieux..

Voyant l'état de surexcitation mentale de Jeanne, durant les quelques semaines qui précédèrent le bal.... le docteur redoutait une crise quelconque.

Aussi, quand il avait dit à Mme Bertin:

—Ce n'est pas seulement le cerveau qui est malade chez elle, c'est surtout le cœur le docteur savait parfaitement ce qu'il disait.

Connaissant à fond les causes de la maladie de Jeanne mieux que personne, il pouvait arriver à la guérir.

Son remède fut des plus simples....

Il fallait seulement lui laisser croire que ce qu'elle disait dans son délire était vrai.... lui laisser croire qu'elle était vraiment fiancée à Jacques Varlay, et que son ami allait bientôt revenir....

Mais elle eut tout à coup une envie singulière comme en ont souvent les malades.

—Puisque Jacques ne revient pas encore, dit-elle au docteur, je voudrais revoir la villa Varlay.

—La villa Varlay? Pourquoi cela?

—Parce que je retrouverais tous les coins où nous avons joué étant petits; les fleurs, les arbres qui nous ont vus grandir tous deux me reconnaîtraient.. et seraient heureux de me voir. La présence de la fiancée de Jacques leur ferait attendre plus tranquillement,—comme à moi,—le retour de leur maître.

—Oh! oui, je voudrais pouvoir aller me promener là où tout me rappellerait un passé chéri!.....où tout me parlerait du bien-aimé.....

Quand Jeanne désirait quelque chose, il fallait le lui donner si bizarre que ce fût.

Le docteur l'avait prescrit, et il n'allait pas, lui, tout le premier, manquer à son ordonnance.

Cependant, si permettre à Jeanne de se promener dans les allées,— bien abandonnées aujourd'hui,— à peine visibles sous les herbes folles de la villa Bertin, paraissait fort simple au premier abord, en réalité, ce n'était pas si facile que cela.

Depuis le départ de la famille Varlay, la villa passée aux mains des créanciers du père était restée fermée.

Sur le mur, près de la grille de fer, un écriteau que la pluie avait rongé portait depuis longtemps *Villa à vendre.*

Personne ne s'était encore présenté, et la villa sans l'œil du maître, confiée aux soins d'un gardien, n'avait que le triste aspect des maisons de plaisance tombant en ruines.

Le bon docteur se mit en quête dans tout Neuilly du gardien de la propriété.

Il le trouva par extraordinaire, au bout de quelques jours, à la villa même qu'il était censé garder, mais où depuis plusieurs années il n'était jamais venu.

—Mon ami, lui dit le docteur.... je voudrais avoir la permission de visiter la villa....

—C'est trop tard, répondit celui-ci, avec l'air renfrogné d'un concierge dérangé d'un paysan.

—Trop tard pour aujourd'hui, je veux bien, mais pour demain?

—Pour demain aussi.... c'est trop tard......

—Comment cela?

—La villa est vendue....

—Elle est vendue!.... Quel est son nouveau propriétaire?

—Un amiral.

—Un amiral! qui s'appelle?

—L'amiral Castillac.

—Castillac!.... Pas possible.... le commandant Castillac?

—Vous le connaissez?

—C'est un de mes amis intimes.

—Et il ne vous avait pas dit qu'il avait acheté la villa?

—Non. Et je m'en étonne! Mais j'aurai l'autorisation. Jeanne sera contente!

Le docteur avait justement à venir à Paris ce jour-là, il en profita pour passer chez le commandant.

—Ah ça! s'écria le docteur, vous devenez un homme tout mystérieux.

—Moi! et de quelle façon, cap de dious!....

—Vous avez acheté la villa Bertin....

—Quoi! exclama le commandant, avec stupéfaction. Vous le savez déjà!.... Et moi qui croyais que ce serait un secret.

—C'en est encore un, je suis seul à le savoir.

—Qui vous l'a dit?

—Le concierge.

—Ces ours polaires, mordious! C'est bon! Demain je le mettrai à la porte...., Je ne veux pas qu'on le sache, ça ferait manquer tous mes plans

—Qu'est-ce que vous machinez encore?

—Toujours pour notre pauvre ami Jacques.... tout un plan qui, j'espère, nous donnera d'heureux résultats. Mais votre affaire.... Que me voulez-vous?

—Vous connaissez la folie de Jeanne?

—Oui, la pauvre enfant.... elle se croit fiancée à Jacques, qu'elle aime toujours.... cette charmante et pure jeune fille.... Une fleur dans ce fumier des Bertin qui restent....

—Vous êtes sévère dans vos jugements!......

—La mère, c'est une oie!.... Le fils, un vaurien qui.... Je me comprends.... Tous ne valent pas la corde pour les pendre!.... Le père, un brave homme, il est parti!.... La fille, un ange, elle n'a plus sa raison!.... C'est pour elle que vous venez; que voulez vous?....

—Tout simplement l'autorisation de mener ma malade dans le parc de votre villa.

—Tant que vous voudrez, la villa est à vous....

Le commandant frappa sur son gong de cuivre.

Bamboula parut à la porte.

—Donne au docteur les clefs de la villa, dit-il à son nègre. Vous serez le maître, mon bon ami.... vous y ferez ce que bon vous semblera pour soulager les souffrances de notre chère malade.

Puis regardant le docteur et accentuant sa phrase d'un sourire énigmatique:

—Quant à la guérison complète, mon cher Molonguet, je crois que c'est encore moi qui fournirai le meilleur remède.

—Ah! et lequel?

—Chut!.... c'est encore un secret...

III

LE BILLET DE MILLE

A quelques jours de là, le commandant fit une importante découverte.

Il venait de lire dans un journal qu'un cyclone avait détruit sur les bancs de Terre-Neuve quelques barques de pêcheurs de morue.

—Mille millions de tonnerre! s'écria-t-il.... Encore des marins perdus.... des familles de pauvres gens dans la misère!

Il continua la lecture. Le journal faisait appel à la charité publique pour venir en aide aux veuves et aux orphelins de ces pauvres matelots....

—Qué!.... s'exclama-t-il, fant-il que l'on [illegible]

malheureux, si elle est ouverte.... c'est bien pour ces pauvres diables....

Et courant à son secrétaire, il en sortit une petite cassette, sorte de coffre indien en bois de fer incrusté de lamelles d'argent et d'or.

Il l'ouvrit, et en tira quatre paquets de billets de banque de mille francs.

—Tè! l'argent du marquis.... Il dort là depuis le soir où je le lui ai gagné.... je l'y ai mis en rentrant du bal; depuis je n'y ai pas touché.... je ne sais pourquoi, mais cet argent m'a toujours paru plus ou moins honnête.... On croirait que j'ai le pressentiment de quelque chose de pas bien.... c'est inexplicable!....

Le commandant vérifia le nombre des billets contenus dans chaque liasse.

—Enfin, dit-il, en posant un paquet devant lui, en voilà un qui n'est pas très honorable comme origine, les pauvres le purifieront.

Il se mit à écrire alors au maire qui recueillait les envois pour les familles des marins.

"Ci-joint dix mille francs pour les sinistrés de Terre-Neuve, de la part de la Société océanique.

"CASTILLAC et Cie.—Bordeaux."

Il voulut plier le paquet de billets pour le faire entrer dans l'enveloppe de la lettre.

Mais l'épingle qui au moyen d'un talon de papier reliait tous les billets ensemble l'en empêcha.

Il retira l'épingle.

Le talon de papier qu'elle ne retenait plus se défit et se dépliant s'entr'ouvrit. Castillac y jeta les yeux.

Aussitôt il poussa un cri!....

—Qu'est-ce que c'est que ça, s'écria-t-il?

C'était l'entête d'une lettre de commerce, portant imprimé à l'encre rouge:

Jonathan Buenes and Co

New-York.

—Quel est ce micmac... s'écria le commandant. L'entête d'une lettre de Jonathan Buenes! le banquier chez qui j'ai touché les huit cents mille francs de mon dépôt volé!.... C'est extraordinaire, mille dious!.... Un papier de Jonathan Buenes dans les billets que j'ai gagnés au marquis le soir de l'assassinat de ce pauvre Bertin!.... Oh! oh!.... que signifie cette bizarre coïncidence?

Plus bas, à quelques lignes, écrit à la main, cette fois en belle écriture anglaise, bien moulée, comme font les gens de bureau.... il lut:

Sr. A. Castill......

Bord......

Le papier coupé partageait le mot.

—Mais, tonnerre de tonnerre! s'exclama le commandant, c'est une lettre qui m'est adressée.... *Sr. A. Castill*...... c'est moi...... C'est Castillac...... le mot n'est pas fini, mais *Bord*...... qui est en bas, enlève toute hésitation. Je suis le seul et unique Castillac dans toute la Gascogne gasconnante et la Gironde girondante, mille dious!

Le commandant fit quelques pas dans son cabinet, puis il frappa un coup terrible sur le gong indien.

Bamboula parut, les yeux grands ouverts, la bouche comme un autre béant, signe chez lui de la stupeur.

—Quisqui-el, bon maître?

—Je le tiens! coquin de bonsoir! Je le tiens!

Et triomphalement il agitait au-dessus de sa tête le petit carré de papier.

—Quisqui vous tiei? demanda le nègre qui n'y comprenait rien.

—Vite mon chapeau!...... Attends-moi!

Il sortit précipitamment, laissant Bamboula de plus en plus étonné.

Le bon nègre quand son maître fut parti, après un moment de réflexion, se mit à rire.

—Li bon maître est content,—Bamboula content aussi!....

Et il hasarda un pas de la danse nationale.

Dans la rue, le commandant héla le premier fiacre qui passa.

C'était un de ces bons cochers parisiens,—vieille école,—bien bourgeonné, bien calaminé, dont la face pareille à une pivoine épanouie semblait avoir gardé un reflet de chaque demi-setier absorbé entre deux courses, chez le marchand de vins, et dont le caractère conserve un restant de bonne ou mauvaise humeur,—selon le jompe,—du dernier verre de la veille

—Vite, mil'e tonnerre de tous les sabords, lui cria le commandant, à la préfecture de police..... toute vapeur.... tu auras un bon pourboire....

—C'est bon, mon bourgeois, lui répondit l'automédon, sans se départir de son flegme; Locotte va galoper.... Ça ne lui est jamais arrivé..... la bonne bête.... mais pour vous.... elle va essayer!....

Et sous les coups de fouet bienveillamment donnés en raison du pour boire promis.. Lolotte esquissa un pas de galop!

Le fiacre n'accrocha aucune voiture, n'écrasa personne, et le cocher se disputa seulement trois ou quatre fois avec des confrères.

On arriva bientôt.

—J'ai l'honneur de vous saluer, fit le commandant, en entrant comme une bombe dans le cabinet de M. Jarilot.... du neuf.... mille dious.... du très neuf....

—Ah! bah!.... Voyons....

—Voilà.

Le commandant étala sous les yeux du chef de la sûreté ses paquets de dix mille francs, et le carré de papier.

—Hé bien? lui demanda M. Jarilot, ne comprenant rien au geste du commandant.

—Avec ça nous le tenons!

—Qui tenons-nous?

—L'assassin.... le voleur!....

—Avec quoi?

—Ce bout de papier.

M. Jarilot—comme tout à l'heure Bamboula—regarda M. Castillac avec surprise.

—Expliquez-vous, fit-il.

—C'est tout simple, mille dious!.... un mousse comprendrait.... les paquets je les ai gagnés au marquis.

—Le soir du crime? demanda le chef de la sûreté, commençant à entrevoir une filière inattendue....

—Le soir du crime, vous y êtes! Depuis je n'y ai pas touché.... tels que vous les voyez, ils ont passé du portefeuille du marquis dans ma cassette.... par mon intermédiaire.... J'en ai besoin aujourd'hui pour les expédier à de pauvres diables de marins qu'un sacripant de tous les diables de cyclone!.. Enfin.. bref!....je les prends....dans la cassette.... Au moment de les mettre dans l'enveloppe, je tire l'épingle.... de ce paquet....et qu'est-ce que je vois.... coquin de bonsoir.... Tenez.... Voyez vous-même!

M. Jarilot lut:

"Jonathan Buenes and Co

"New-York."

—C'est la banque où je suis allé toucher le chèque de huit cent mille francs, le matin de mon départ chez Bertin....

—Bon.... mais vous n'êtes pas le seul client de la banque Jonathan Buenes and Co.?

—Sans doute, mais je suis le seul et unique Antonin Castillac, de Bordeaux, lisez la ligne qui suit celle que vous connaissez déjà.... c'est l'adresse écrite à la main.

—Sir A. Castill......,—lut le chef de la sûreté.

Sr Antonin Castillac, est-ce assez clair. Bord...., Bordeaux, c'est indubitable.

—Oui, c'est une lettre qui vous est adressée. Eh bien, quelle conclusion tirez vous?

—Comment? quelle conclusion? Cette lettre, je vous l'ai dit.... pour votre rapport lors de l'instruction, je l'ai déchirée moi même pour faire les talons des paquets que je venais de toucher, les paquets ne m'ont pas quitté depuis la banque Buenes jusqu'à la banque Bertin, où mon ami Bertin les a cachetés devant moi de son cachet, avant de les remettre à Jacques Varlay.... Voyez vous la situation? A sept heures, je dépose cet argent qui est mis dans le coffre par Jacques Varlay.... à minuit je gagne quarante mille francs au marquis....

—Il vous paie avec vos billets...... acheva le chef de la sûreté....

—Eh oui!.... cadious!.... Donc....

—Donc.... fit M. Jarilot, coupant la parole du pétulant commandant, tout ça ne prouve rien!

—Qu'est-ce qu'il vous faut alors?....

—Voici les trois talons des autres paquets.... Vos carrés de papier ne portent aucune inscription manuscrite ou imprimée.

—Ils n'ont rien, fit Castillac.... avec une pointe de désappointement.

—Cela m'est égal....... et rassurezvous, votre document n'en a pas moins sa valeur.

Ce fut au tour du commandant à regarder le chef de la sûreté avec étonnement.

—Le papier est le même, c'est la même lettre.

Il approcha le papier de la fenêtre et le regarda au jour. [illegible]

—Voyez, la pâte du papier n'est pas française.... c'est du papier fabriqué ou en Angleterre ou en Amérique.... Par conséquent les morceaux sont de la même lettre, la marge peut-être, mais c'est bien la même feuille.... mais peu importe, nous n'en avons pas besoin.... celui-ci seul nous suffit avec son inscription et le garde....

—Ah! j'ai eu du nez dans cette affaire....

—Ne chantez pas encore victoire, commandant....

—Pas victoire! mais vous avez en main de quoi l'arrêter mille fois, tout de suite....

—L'arrêter.... Qui?....

—Le marquis, parbleu!

—Comme vous y allez!.... Arrêter quelqu'un comme ça, là, tout de suite....

—Mais j'y vais...... j'y vais...... à coup sûr. Voilà des billets qu'il m'a remis le soir du vol.... quelques instants avant qu'on ne découvre le crime.... Il ne peut donc objecter qu'on autre les lui a remis; le temps entre le vol et mon gain est trop court pour que mon argent ait pu passer dans la circulation!.....

—Chut!.... fit le chef de la sûreté, arrêtons M. Castillac.... cela serait vrai si le marquis n'avait pas joué avec d'autres personnes qu'avec vous!.... C'est ce qu'il faudra bien établir....

—Sans doute, ce sera facile.... Mais dans tous les cas, nous avons une preuve de plus de l'innocence de notre Jacques.... car lui qui n'a pas quitté le bal un seul instant, qui n'a pas joué avec le marquis, n'a pu dévaliser sa caisse et payer son bonheur, partout avec le dépôt...

—Jacques Varlay n'est pas le seul qui ait le secret de la caisse.... Vous oubliez Maurice Bertin.

—Maurice Bertin......

—Puisque nous sommes seuls, et que vous nous aidez dans nos recherches sur ce crime mystérieux.....Il est juste qu'en retour des documents précieux que vous m'apportez je vous dise quels sont mes soupçons.....et ce que m'apprend la marche de mon enquête.... nous agirons alors avec plus d'entente et les résultats seront plus prompts.... Prenez une chaise, cher commandant.

M. Castillac s'assit, il offrit un cigare de la Havane au chef de la sûreté, en alluma un, et se mit en devoir d'écouter attentivement.

—Je vous parlais de Maurice Bertin, dit alors M. Jarilot: le dossier que j'ai sur lui grossit tous les jours.... J'ai acquis sur le fils du banquier tant de faits qu'actuellement mon opinion sur ce jeune homme est indécise, et je suis là à me demander si ce n'est pas lui!....

—L'assassin de Bertin!.... Tonnerre, je n'ai pensé aussi....

—Mais malheureusement j'ai ici des preuves qu'il n'a pas quitté le bal....

—Il a beaucoup joué.. beaucoup perdu..

—C'est vrai, mais je ne sais d'où vient l'argent.... qui le lui a fourni.... c'est un usurier, le Père Grillon.... que je tiens à ma discrétion—j'ai un dossier quelque peu compromettant pour lui;—je demeure donc très perplexe au sujet de Maurice Bertin......

—Mais sur le marquis?

—Également.... j'ai interrogé plusieurs personnes, entre autres le vicomte de Champenbien. Il paraît que pendant un grand moment le marquis de Montgerbois a été introuvable dans le bal.

—Ah! ah! s'écria le commandant, continuez, cher ami....

—Et Mme Bertin ne voyant plus son gendre....

—Il en est coiffé, c'est une oie!....

Elle réclamait à toutes les brises du large et de la côte......

—Elle envoya à sa recherche ce vicomte de Champenbien, qui, après bien des recherches, l'a enfin découvert jouant aux cartes avec vous.

—C'est vrai, mordious,.... c'est là qu'il m'a donné ces paquets,.... mais n'avons joué qu'un instant.... et avant de jouer avec moi....

—Plusieurs personnes ont affirmé lui avoir causé.... c'est un point impossible à établir, et le marquis—si le cas se présentait—pourrait, grâce à ces déclarations, prouver un alibi.... Seulement,....

—Ah! il y a un seulement?

—Comme je partage—à part—vos sentiments de méfiance à l'égard du marquis.... je fais étroitement surveiller M. de Montgerbois et Maurice Bertin par mon agent le plus adroit, le plus intelligent.

—Savignol, je le connais, un garçon intelligent.

—Par Savignol, qui en ce moment passe pour le baron de Materne......

Il vient d'être reçu membre du cercle des Tambourins où fréquent un tas de gentilhommes du même acabit que Maurice Bertin et le marquis de Montgerbois....

—Bel équipage!.... cape de dious.... fit le commandant....

—Or, continua M. Jarilot, une singulière coïncidence—qui nous préoccupe fort—se présente à nous dans cette affaire.... Mon Savignol,—il y a de cela six ou sept ans,—a ramassé dans le ruisseau de l'une des rues les plus ignobles du quartier de la Villette un homme baignant dans son sang, frappé de plusieurs coups de couteau dans le dos.

On reconnut en lui un certain Hippolyte Lochard, surnommé Torgniole.

C'était une vieille connaissance de la police, une sorte d'hercule, brutal, ivrogne, qui pendant que la prison ne le tenait pas, employait sa force redoutable à charger sur les chariots les bœufs tués à l'abattoir.

Voici du reste le rapport de cette affaire.... Je le passerai quand vous serez entré. Je vais vous en donner lecture.

Le commandant alluma un nouveau cigare et M. Jarilot se mit à lire:

"Torgniole, admis à l'hospice Saint-Louis, resta longtemps sans reprendre connaissance. Un moment même on crut qu'il allait expirer sans pouvoir parler. On tenait à l'interroger. Il devait en savoir long.

"Et en effet....

"L'hercule furieux d'avoir été vaincu, et plein de rage de souffrir ainsi dans un lit d'hôpital, sans espoir de vengeance, nous dit dans son argot de faubourg parisien:

"—J'suis flambé, pas vrai?

"—Il y a quelque espoir! lui répondit le médecin qui l'avait pansé.

"—De l'espoir! j'la connais celle-là!.. demain matin j'serai roussi!.... combien qu'j'ai encore à vivre? deux, trois heures?

"—Mais rien n'est perdu encore......

"—Qui, c'est bon!.... fit-il, coupant brusquement la parole au docteur.... Roña si peu que ce soit.... j'aurai toujours le temps de tout dégoiser à m'sieu le commissaire. Ce m'vengera.... sans compter que si on l'pince, le misérable le lâche qui m'a suriné par derrière.... ça fera une crapule de moins sur l'macadam!

IV

NINI-LA-CHOPE.

"Alors Hippolyte Lochard dit Torgniole nous apprit qu'il faisait partie d'une bande de malfaiteurs qui ravageait les villes des environs de Paris, où elle avait commis deux crimes qui firent grand bruit à l'époque, et dont les auteurs demeurèrent inconnus.

"Le chef de cette bande, le plus redoutable de tous, était Pierre Mulot, connu dans le monde des banquistes et des forains sous le sobriquet de Bosco.

"C'était une sorte d'escamoteur, physicien, doué d'une adresse de main et d'une délicatesse de doigts vraiment merveilleuse.

"Joli garçon, beau parleur—comme un gavroche parisien devenu grand—d'une intelligence rare, et possédant, malgré sa taille svelte et son élégance naturelle, une force colossale, c'était un malfaiteur des plus redoutables.

"Nous n'avions pu encore le prendre en défaut, et ses compagnons, qui le redoutaient, n'avaient jamais voulu le trahir.

"Notre malheureux Hippolyte Lochard, dit Torgniole, s'était battu avec lui, à propos d'une fille de brasserie, la belle Nini-la Chope, maîtresse de Torgniole, que Bosco convoitait.

"—Il la voulait, nous dit le moribond, mais moi j'y tenais à ma Nini....parce que c'est une brave fille....et surtout honnête....

"Le pauvre diable dut surprendre sur nos visages un air d'incrédulité, car il continua en insistant:

"—Oui, honnête.......c'était pas une fille comme toutes ces/roulures, ces traînées....... elle!....... D'abord son père était un brave homme, d'après ce qu'elle me disait...... il était garçon chez un homme de la haute......un financier...... un banquier, quoi.

"—Un banquier?...... Savez-vous son nom?

"—Qui! jamais elle n'a voulu me le dire.... et ça m'était égal......

[illegible]

tous notre chemin...... parce que vous savez que nous allions à pied.

"—Vous ne vous rappelez pas la rue?

"—Au juste, non...... c'est ou la rue Le Peletier...... ou la rue Laffitte...... une des deux......

"—Le rue Laffitte...... sans doute.

"—Peut-être bien...... c'est là qu'elle me fit voir un petit vieux qui traversait la chaussée. C'était son père. Voilà tout ce que je sais de sa famille.

"—Comment était-elle avec vous?

"—Elle avait été séduite par un jeune homme et son père l'avait chassée. Moi je l'ai rencontrée comme elle allait se jeter à l'eau, et je l'ai ramenée chez moi.

"—Il y a longtemps?

"—Un an à peine.... Mais elle ne sait rien de ma vie.... Elle croyait que l'argent que je rapportais, je le gagnais à l'abattoir.

"Je l'avais fait entrer à la brasserie pour qu'elle ait un métier.... Mais ça ne lui donnait rien.... les hommes la laissaient tranquille à cause qu'on avait peur de mes poings. Et elle était bonne, douce, comme une jeune fille qui ne connaît pas le mal.... Pauvre Nini!....

"Au souvenir de sa maîtresse Hippolyte Lochard, dit Torgniole, essuya de sa large main les larmes qui lui coulaient des yeux.

"Mais ce mouvement lui causa une douleur aiguë.... il poussa un grand cri.

"—Ah! malheur! Il ne m'a pas manqué, Bosco!

"De grosses gouttes de sueur lui perlaient au front.

"—Donnez-moi à boire, je vous prie, demanda-t-il au docteur...... j'ai du feu dans la gorge.......

"On lui servit un verre de bordeaux et, après un moment de répit, il poursuivit sa narration.

"—Ne parlez pas, lui dit le docteur.... vous vous fatiguez.

"—Me fatiguer! s'écria l'hercule.... tant pis.... j'ai pas l' temps de flâner, faut que j' dise tout au commissaire avant d'claquer!

"Il nous dit alors que Nini était souvent malade, qu'elle avait des crises très longues, durant lesquelles elle restait comme morte.

"—Elle bougeait plus, devenait toute raide.... et moi, j'avais peur parce que j'savais pas la soigner.... c'est alors qu'un jour qu'elle était comme ça depuis plus longtemps que d'habitude que j'ai lui chercher Bosco....

"Bosco sait plus de choses que moi, il a été au classe et il lit des livres. Je croyais qu'il me donnerait un bon conseil....

"Quand Bosco la vit comme ça, il me dit:

"—Torgniole, ta fortune est faite.

"—Comment ça, que je lui dis?

"—Avec ta femme....

"—Avec Nini?

"—C'est un sujet.

"Moi je ne comprenais pas ce que ça voulait dire.

"—C'est un sujet?

"—Te vas voir, qu'il me dit,

"Il s'approche de Nini et lui crie:

"—Lève-toi!

"Nini ne bougea pas.... mais Bosco lui crie plus fort:

"—Lève-toi, je le veux!

"Alors, la pauvre enfant, comme une morte qui se serait bougée, se dressa sur son lit.

"Elle dormait toujours, malgré ça.

"—Pleure, lui dit Bosco.

"Elle pleura.... oui, m'sieu le commissaire, elle pleura pour de bon,—comme moi quand j'ai enterré ma vieille bonne femme de mère.—Elle pleura.

"—Chante maintenant commanda Bosco.

"Et elle chanta, elle chanta à pleine voix.... comme jamais elle n'avait fait depuis que je l'avais.

"Moi, je restais stupide, j'connaissais pas ça. Bosco disait qu'il la.... comment ça s'appelle.... un mot bizarre que je ne me rappelle pas......

"—Magnétisait, dit le docteur.

"—C'est ça, répondit l'hercule.... Alors, Bosco me dit:

"—Torgniole, je t'ai dit que ta fortune était faite; je m'en dédis pas,—je t'achète ta femme.

"—Ta es fou. J'veux garder Nini.

"—C'est bon, je te la loue.... Je vais monter une baraque, je ferai de magnétisme avec de la physique.

"Moi, j'ai refusé. Ca faisait souffrir Nini toute cette machine, et elle avait une peur noire de Bosco.

"Alors, Pierre Mulot m'a dit, furieux de voir que je voulais pas lui lâcher Nini:

"—Tu as tort de ne pas me la vendre, rappelle-toi ce que je te dis!....

"Depuis nous avons été fâchés.... mais ce soir nous avons fait la paix.... il m'a fait boire.... Je me suis saoûlé comme un animal que je suis.... Et il m'a suriné par derrière pour me voler Nini. Voilà pour elle, que c'est pas elle qui l'a suivi de bon cœur.... Elle a trop peur! Mais quand il l'a endormie, il en fait tout ce qu'il veut; il n'a qu'à la regarder, elle est chôit.

"Ah! quel malheur.... quel malheur!..... ma pauvre Nini va tomber dans les mains de ce scélérat!

"Allez, m'sieu le commissaire, je ne vaux pas grand'chose...... j'suis un misérable, un voleur, un assassin, c'est vrai!.... Mais Bosco, c'est le mal, c'est le crime en personne!.... Moi, je meurs, maintenant!.... Je flanche,—grâce à son couteau,—à la guillotine, mais lui, Bosco...... il la mérite mille fois!.......

"Et le pauvre diable tendant son poing énorme à l'adresse de son ennemi s'écria:

"—Crapule, va!

"Son agonie commença douloureuse, terrible,

"Des larmes abondantes coulaient de ses yeux, que la mort vitrifiait déjà.

"Nini! Nini! Pauvre Nini!—Adieu!

"Et Hippolyte Lochard, dit Torgniole, expira.

"Après sa mort, nous fîmes une descente dans le petit logement qu'il occupait avec Nini.

"Bosco y était déjà passé...... Il avait tout dévalisé.

"Par le feu, il avait voulu détruire quelques objets compromettants, car nous trouvâmes dans la cheminée un gros tas de cendres chaudes encore.

"Et dans ces cendres, je ramassai une photographie qui valait bien notre course.

"La voici. C'est le chef d'œuvre de quelque artiste du soleil, établi sur un champ de foire; mais le portrait, pour être mal fait, n'en a pas moins une grande valeur à nos yeux."

Le chef de la sûreté prit dans un des dossiers volumineux qui encombraient son bureau une photographie-carte et la passa au commandant.

—Reconnaissez-vous la personne?

—C'est le marquis!.... mille dious! ... s'écria-t-il.

—Vous le croyez aussi?

—J'en donnerais ma tête à couper!.... Et vous avez trouvé cette photographie chez Torgniole?

—Dans les cendres!

—Alors, c'est que le marquis n'est autre que Bosco?

—Voilà ce que nous aurons à éclaircir....

—Ah! quelle affaire!....

—Mais, continua M. Jarilot, dans le récit d'Hippolyte Lochard, il existe un point sur lequel nous n'avons pas insisté lors de l'affaire Mulot-Lochard.... mais qui aujourd'hui devient pour nous une source de renseignements, peut-être même le point de départ.

—Dites vite, fit le bouillant Méridional, je brûle de savoir.

—C'est le père de Nini-la-Chope....

—Le petit vieux?

—Garçon, domestique.... valet enfin chez un homme de la haute,— selon l'expression de Torgniole,— un financier, un banquier demeurant dans une des rues Le Peletier ou Laffitte.

—Un petit vieux! chez un banquier! rue Laffitte!.... Hé! parbleu! fit le commandant...., le banquier c'est le pauvre Bertin.... le petit vieux.... ce bon Baptistin!

—Vous avez eu la même idée que nous.... Baptistin a-t-il eu une fille?.... Qu'est-elle devenue?.... Voilà ce que nous saurons bientôt.... Je vais interroger ce sacré Baptistin.

—Tout cela concorde.... nous le tenons, ce satané marquis....

—Chut!....pas encore....car rien ne prouve que Baptistin ait eu une fille, et qu'elle soit devenue Nini-la-Chope, pas plus que tout ce que nous avons en pensée,—malgré ces ressemblances,—que le marquis soit Bosco.

En tous cas, Baptistin a consenti de voir Mlle Ketty [illegible]

[illegible]

cesse le baron de Materne, il est très fortement lié au marquis et à Maurice Bertin. Il a se rencontrent tous les soirs au cercle des Tambourins où l'on joue gros jeu.. C'est là que mon baron—qui est lui aussi un expert en tours de cartes—a parfaitement vu le marquis faire sauter la coupe et tricher, sois avec lui, soit avec d'autres.... Naturellement, mon baron a l'air de ne s'apercevoir de rien.... Ce ne sont pas encore des preuves suffisantes sur l'identité de Bosco. Il est de par le monde plus d'un marquis qui triche au jeu!

—Assurément!

—Mais voici qui démolit toutes les hypothèses que depuis un moment nous échafaudons, continua le chef de la sûreté, en tirant de son inépuisable dossier quelques papiers et quelques parchemins.

—Qu'est-ce que c'est?

—Les papiers de famille du marquis de Montgerbois; ses titres, son acte de naissance, tout est exact.

—D'où tenez-vous ces papiers?

—De la mairie du neuvième arrondissement où doit se faire son mariage avec Jeanne Bertin, et de l'église de la Trinité où la bénédiction nuptiale doit leur être donnée.

—Et ces papiers sont en règle?....

—Absolument! Ils sont légaux, complets et parfaitement établis..... Devant eux...... je n'ai qu'à m'incliner. Ils prouvent que le marquis est véritablement le marquis de Montgerbois.

—On ne peut rien faire alors? demanda le commandant avec inquiétude

—Rien..... Une simple ressemblance avec une mauvaise photographie, une triche au jeu ne suffisent pas pour procéder à une arrestation.... c'est trop grave cela!

—Et mon paquet.... ça n'est pas une preuve?

—Pas plus.... le marquis peut nous prouver qu'il avait de l'argent avant de venir au bal.

—Qui le lui a donné?

—Diverses personnes!.... Il nous prouvera encore qu'il reçoit de l'argent de plusieurs sources.... Le carré de papier n'est pas bon comme point de départ. Il nous servirait beaucoup dans le cas où nos prévisions, nos soupçons viendraient à se réaliser, mais dans ce cas seulement.

—Ah! sandious!.... notre pauvre ami Jacques n'est pas près d'être reconnu innocent et délivré.

—Hélas! mon enquête sur l'affaire Bertin est terminée.... tous les dossiers sont remis au parquet, le jugement de l'affaire, sans être fixé, sera à date très prochaine....

—Et malheureusement il sera condamné!

—Je le crains!.... Bien que j'aie dans mon avis personnel sur le crime dit que M. Varlay, malgré les preuves qui s'élèvent contre lui, était moralement innocent, les faits matériels se coordonnent rudement.

Le commandant marchait, dans le vaste bureau du chef de la sûreté, de long en large....ce qui était chez lui le signe d'une grande préoccupation.

Il marchait nerveusement, les mains derrière le dos.... le front plissé.... Dans sa tête il roulait mille projets.

—Té! une idée!.... fit-il en s'arrêtant tout à coup devant M. Jarilot.... Je vous ai dit, n'est-ce pas? que la première fois que Mme Bertin m'avait présenté son futur gendre, j'avais été frappé de la ressemblance qui existait entre lui et le fils de mon ami de Montgerbois, qui tout bambin venait jouer sur mon navire.

—Oui, commandant; le petit de Montgerbois, m'avez-vous dit, avait les yeux bleus tandis que le marquis les a très noirs.

—Et cette cicatrice qui lui manque au front! Son père m'a écrit que le crâne de son fils était enfoncé et garderait toujours une marque bien prononcée.... Tout ça, voyez vous, mon cher monsieur Jarilot.... tout ça n'est pas clair.... Pas plus que cette sœur Ketty qui lui pousse tout à coup avec ses vingt ou vingt-cinq ans.... quand son père ne m'en a jamais touché un mot.

—En effet, c'est extraordinaire.... Mais je vous le dis, je ne puis agir.... tout est en règle. Le marquis est absolument garanti par la loi.... je ne puis rien entreprendre contre lui, rien.... à moins qu'un hasard....

—Un hasard.... je le ferai naître, ce hasard.... mille dious!.... Dans quelques jours je pars pour l'Amérique.... j'y resterai un certain temps.... Hé bien! pour notre malheureux ami, je vais moi-même me mettre en course.

—J'ai déjà télégraphié à la police américaine, dit le chef de la sûreté, en tirant une feuille de papier de son dossier.... Voici sa réponse: "Montgerbois, parti Europe depuis année dernière,— mois octobre,— paquebot *Océan* —Compagnie transatlantique."

—Hé bien?

—Hé bien voici le talon du ticket de passage de M. de Montgerbois et de sa sœur. Voyageurs de première classe.

—Tonnerre de tonnerre! s'écria le commandant tout désappointé.

—Vous le voyez, ses papiers sont en règle, les renseignements correspondent.... c'est le marquis véritable....

—Un marquis de pas grand'chose!.... million de sabords....

—J'en conviens, mais c'est le marquis.....

Le commandant demeura un moment perplexe, puis tout à coup il s'écria:

—Tout ça, monsieur Jarilot, ne me convainc pas du tout.... On dit que les Bretons sont têtus.... j'en ai eu à mon bord des Bretons, j'étais plus tête qu'eux.... Vous jugez de ce que ça doit être!.... Hé bien, coquin de bonsoir! je veux en avoir le cœur net....

—Je crains bien que pas plus que Savignol vous n'arriviez à découvrir beaucoup....

—Et si avant d'être si bien dans la loi.... si bien en règle.... il y a eu un crime?

—Un crime?

—Parfaitement.... crime!.... si je découvre, moi, un autre marquis de Montgerbois?....

—Un autre Montgerbois?

—Je l'ai dans la tête.... s'écria le pétulant Bordelais.... et quand le commandant Castillac s'est mis quelque chose dans la bouzole, tonnerre de sabords! il ne l'a pas dans le talon!....

V

SOUVENIR DE FÊTE.

En se retirant la veille, le docteur Molonguet avait dit à Zézette:

—Tiens, voilà une ordonnance que tu dois préparer pour ta mère.... c'est une potion calmante.... dont j'espère beaucoup de bien.

—Bon! Quand faut-il la lui donner?

—Ce soir, si tu peux. Elle passera [illegible]

[illegible]

Savez-vous ce que je ferais?

—Que feriez-vous?

—J'arrêterais tout de suite le marquis.

—Et si ce n'est pas lui?

—Je lui ferais mes excuses après...... mais j'en aurais le cœur net au moins.

—Tarataa...... Mon cher commandant, la justice à Paris ne se pratique pas comme chez les peuplades d'Australie. Dès qu'on condamne quelqu'un on le pend; si on s'aperçoit après qu'on s'est trompé, on lui fait de superbes funérailles...... C'est un peu primitif.... et nos condamnés, nos accusés mêmes, ne seraient pas d'aussi bonne composition que ces Australiens.......

"Malheureusement, nous n'avons que des données qui rien ne confirme.... des faits qui se basent sur une simple photographie.... et sur une coïncidence—bizarre, j'en conviens,—mais qui n'est pas irréfutable. Or, la justice ne doit marcher que sur un terrain sûr.

—Qu'allez-vous faire, alors?

—Continuer notre enquête.....jusqu'au jour où nous aurons acquis toute certitude.

—Et Bosco?

—Bosco?.... Voici.... Savignol a été comme vous, comme moi, frappé de la ressemblance qui existe entre la photographie de Bosco et le marquis; or, Savignol connaît Bosco, l'original du portrait.... C'est, du reste, lui qui a été lancé après Pierre Mulot, l'assassin d'Hippolyte Lochard.... Bosco, le lendemain du crime de la Villette, était passé à l'étranger avec sa maîtresse. On perdit leurs traces. Et voilà bientôt sept ans que le dossier est classé. Mais la physionomie du marquis Gaston de Montgerbois nous frappa, alors nous avons ouvert le dossier Torgniole-Nini-la-Chope-Bosco.... et Savignol s'est remis en quête.

—Il n'a rien découvert?

—Jusqu'à présent, non; mais il a été étonné de l'adresse merveilleuse avec laquelle le marquis manœuvre les cartes.... comme moi, mille dious!.... le soir du crime. Je lui ai dit,—je me le rappelle maintenant,—vous avez un doigté de véritable prestidigitateur!

—Vous savez que Savignol pour cette enquête n'est plus Savignol. Il est devenu le baron de Materne, [illegible]

[illegible] formée toute la fortune de la maison.

Elle l'ouvrit et en fit tomber le contenu sur la table.

Il ne restait plus que deux ou trois louis.... un petit billet, quelques gros sous de cent sous, et de la menue monnaie.

—Oh! qu'il nous reste peu de chose!.. fit la fillette en regardant avec tristesse cet argent étalé devant elle.... comment allons-nous faire.... pauvre mère! il nous faut vivre.... c'est à peine si avec bien des privations nous avons de quoi vivre encore deux mois.... et il faut prélever les remèdes de maman! Que je ne mange pas mon content, ce n'est rien.... mais que maman, elle, ne souffre pas, qu'elle ne se doute jamais de notre misère.

"Mais comment la lui cacher? Un jour va venir où je n'aurai plus rien.... plus rien, pas le plus petit sou!.... Ah! qu'allons-nous devenir?....

Zézette remit son trésor dans la cassette.... et relevant haut la tête:

—Nous n'avons plus d'argent, dit-elle.... je vais en gagner.

Et pleine de courage, elle s'habille pour sortir.

—Je suis aussi habile de mes doigts, se dit-elle, que les plus habiles ouvrières.... je demanderai du travail.... je gagnerai.... maman aura toujours ses remèdes comme cela......

"Demander.... Voilà ce qui m'a toujours arrêtée.... j'ai bien pensé à travailler.... j'aurais travaillé...... c'est aller demander de l'ouvrage qui m'a toujours effrayée....... mais aujourd'hui, je n'ai plus à hésiter ni à différer.... c'est pour maman!

Dans son petit sac de cuir elle mit ses plus délicats spécimens de broderie, et bravement s'apprêta à sortir.

—Tu sors, Zézette?.... lui demanda l'aveugle, devinant au bruit qu'elle percevait que sa fille s'habillait.

—Oui, petite mère.... N'est-ce pas aujourd'hui le jour de visite de Jacques?

—C'est juste, fillette! Va le voir ce pauvre enfant, et embrasse-le bien pour moi!

—Oui, mère, donnez-moi vos baisers, je les lui porterai!

Zézette pencha son front jusqu'aux lèvres de sa mère et sortit en courant....

Elle fut bientôt près de son frère.

On la connaissait maintenant à la prison.

Les gardiens, si endurcis qu'ils soient....si habitués aux scènes touchantes qui se passent dans ces lugubres salles, avaient fini—comme tous ceux qui approchaient Zézette—par être captivés par ce charme indéfini, suave, irrésistible, que sa candeur, sa beauté répandaient autour d'elle....

Chacun en souriant lui tirait son képi. On était heureux de la voir.

Il semblait que dans ces salles toujours tristes, ses grands yeux apportaient un peu de ciel.... ses cheveux d'or un rayon de soleil.

Cette déférence que les gardiens avaient pour elle fit même certain jour murmurer deux ignobles voyous...... rôdeurs de nuit...... qui attendaient leur tour pour voir un de leurs parents.

Quand Zézette, à la suite du gardien Marcelin, fut entrée, passant devant eux, ils ne purent s'empêcher de s'écrier:

—Bon quoi!.... des faveurs!....

—Elle est venue après nous; la voilà qui passe avant!

—Pourquoi qu'elle fait pas la queue?

—Je t'y en ferai des faveurs.... si jamais je te la pince.... un soir par là!.... dit l'un d'eux, avec un accent de férocité.

—Je crois qu'elle demeure à Montmartre!

—Du côté d'chez nous.... Faudra voir ça!

Et tous deux, haineux, farouches, s'écrièrent en même temps:

—Tu nous la paieras un de ces jours!..

Pendant que ces deux misérables complotaient contre elle..... Zézette était bien loin de s'en douter.

Toute heureuse, elle était dans les bras de son frère.

Jacques Varlay avait bien changé en prison.

Sa figure avait maigri, ses pommettes ressortaient et lui accentuaient tous les traits du visage.

Ses yeux,—abîmés par les pleurs,—étaient entourés par un cercle noir qui les faisait paraître plus grands, lis avaient toujours leur éclat plein d'intelligence et de volonté.

Les rides à peine vis bles de son front se dessinaient très nettement à présent —la griffe que la peine et la douleur mettent sur le front des hommes!—On voyait que son cerveau avait dû travailler terriblement durant ces mois de prison préventive.

Dans sa chevelure, dans sa barbe, quelques fils d'argent apparaissaient— encore bien rares—tranchant très nettement avec le noir d'ébène.

Il tenait dans ses mains longues, maigres et blanches, les petites mains de sa sœur toutes menues, bien effilées, ayant de véritables doigts de fée.

—Ma mignonne, disait-il, embrassant à plein cœur la jolie fillette parmi les cheveux blonds qui s'élançaient de son chapeau et folâtraient—pareille à de la soie d'or sur son front. Ma mignonne, je ne viens pas de te visite à toute autre visite.... Ne peux-tu venir plus souvent?

—Je le voudrais, mais le règlement de la prison....

—C'est vrai!

—Encore bien heureuse de passer avant les autres; les gardiens me connaissent et ne me laissent pas attendre aussi longtemps que tout le monde.

—Tu les as aussi ensorcelés, petite charmeuse. C'est bien avec toi qu'on pourrait dire que le sourire d'un enfant peut faire entr'ouvrir les portes de la plus sévère des prisons.... Eh bien? puisque tu as ce pouvoir magique.... profites-en.... Viens souvent....

—Mon bon Jacques!

—Tu fais comme la châtelaine de ces livres de contes, te souviens-tu? qui, chaque fois qu'elle allait voir ses vassaux malheureux, laissait derrière elle du bois pour l'hiver, du pain blanc pour les enfants, du vin pour les vieillards.... Quand tu viens, tu laisses à ton pauvre prisonnier un peu d'espoir.... un peu de lumière.... un peu de bonheur.... Viens, ma mignonne, viens.

—Ah! oui, je voudrais être là, près de toi, sans quitter jamais.....

—Pauvre mère!.... Dis-moi la vérité.... Comment est-elle en ce moment?.... Ses faiblesses lui sont revenues?.... Elle est plus mal?

—Mais non, mon bon Jacques.... mais non.... Tu me vois bien tranquille.... Quand je suis partie, elle était bien calme.... bien reposée. Elle m'a chargée de te donner de gros baisers.... Je m'acquitte de ma commission.... Tiens, les voilà.

Et la charmante enfant mit sur les joues de son frère deux gros baisers bien sonores.

Rarement ces murs maudits avaient dû retentir de plus chastes et plus délicieux baisers.

—Ceux-là sont ceux de maman, tu sais, Jacques, car les premiers sont les miens!.... C'est comme en partant, tu me donneras ma part et celle de mère, tu entends!

—Oui, ma Zézette, répondit Jacques en souriant à cette douce ingénuité de l'enfant!.... Mais assieds-toi là, sur ce banc, près de moi.... nous avons à causer affaires, puisque c'est toi qui diriges maintenant la maison.... Avez-vous bien tout ce qu'il vous faut?.... Ne manquez-vous de rien?.... As-tu assez d'argent?....

—Sois sans crainte Jacques.... tes économies nous suffisent largement, et nous en avons pour longtemps encore....

—Ne t'illusionne pas, l'argent passe vite, même en faisant toutes les économies possibles. Et tu sais, les médicaments coûtent cher.

—Maman n'en manque pas!

—C'est ma seule crainte.... Vous savoir dans le besoin serait un nouveau supplice pour moi.... savoir que ma mère souffre parce que tu ne peux lui acheter le remède dont elle a besoin serait atroce......

—Non, rassure-toi, Jacques. Tout ce que lui ordonne ce bon docteur Molonguet elle l'a, je vais le lui acheter.

—Et le remède lui fait du bien, n'est-ce pas?

—Oh! oui, ses douleurs se calment, elle peut dormir.... Mais pourquoi te mets-tu toutes ces inquiétudes en tête?...

—C'est que, vois-tu, je ne vis plus que par la pensée....... et c'est vous que je vois sans cesse...... ma pauvre mère et toi, ma petite Zézette.... et le chagrin, l'anxiété augmente toujours les craintes!.... Quand un premier malheur nous frappe, on craint sans cesse qu'un second ne l'accompagne....mais tu es là.... ma mignonne........ta bonne petite voix ....ta parole me rassurent, tu ne me mentirais pas.... tu me dirais pas que notre mère va bien quand elle est au plus mal, car tu doutes [illegible]

[illegible]